

Lautréamont, rebelle «for ever»

Camille Brunel. Ou comment un jeune écrivain de vingt-cinq ans imagine dans un premier livre très réussi la vie de l'auteur des «Chants de Maldoror». Salut, vieil océan!

ALAIN FAVARGER

L «La beauté n'est que la promesse du bonheur.» Le jeune Isidore Ducasse, alias le comte de Lautréamont, qui s'ennuyait ferme sur les bancs du lycée impérial de Pau a-t-il lu un jour cette phrase de Stendhal? Peut-être, lui qui lancera au détour de ses *Poésies* cet axiome plus radical encore, si caractéristique de ses visions ténébreuses: «L'amour n'est pas le bonheur.»

Du mytique météore de la littérature française, né à Montevideo en 1846 d'une mère pyrénéenne et d'un père chancelier par intérim au consulat général de France, on ne connaît pas le visage. Ni photographie, ni portrait. Plus tard quelques artistes s'essayeront à le représenter, fabulant de manière un peu plate comme Vallotton, ou, beaucoup plus troublante, comme Dali à travers l'esquisse à moitié floue d'un visage d'ange ambigu.

Imaginant la vie du poète maudit, ignoré en son temps

Avec beaucoup de culot et de gai savoir, Camille Brunel s'est offert en jeune néophyte le luxe d'un premier livre imaginant la vie du poète maudit, ignoré en son temps. Certes réhabilité par les surréalistes, mais sans doute moins prisé aujourd'hui par les nouvelles générations, voué et c'est tant mieux à rester un écrivain secret dont la lecture, toujours un défi, est une vraie expérience intérieure.

En environ quatre-vingts séquences, images ou vignettes de longueur variable, Camille Brunel, qui s'est appuyé sur une monographie de Ducasse par Jean-Jacques Lefrère, tente donc de saisir le parcours du phénomène. Et d'abord l'imprégnation de ses jeunes années uruguayennes, assombries très vite par la mort de la mère. Brunel ne s'y étend guère, notant toutefois des sensations fortes, de celles qui ne s'effacent plus, comme la vision d'insurgés condamnés à mort, alignés contre un mur, à côté de leurs cerueils, face à leurs exécuteurs et à une foule de spectateurs, dont le petit Ducasse. Autre souvenir: l'image d'une vache éventrée par un jaguar, la vision de «l'explosion d'une montagne de muscles» sous le pelage du fauve à l'attaque.

L'éveil des sens

L'exploration continue, l'auteur se livrant au plaisir de raconter, d'ouvrir des pistes. De quoi suggérer ce qui, dans la vie



Une des très belles illustrations de Taglia Mani pour «Les Chants de Maldoror» de Lautréamont, aux Editions de La Baconnière. ©

et la confrontation avec le réel, a pu susciter l'inspiration véhémente du futur écrivain. Dès 1859, le jeune Isidore est envoyé en France dans la famille d'un oncle cultivateur. Il fera ses classes comme interne au lycée de Tarbes, puis à celui de Pau où il obtient son bac en 1865. Brunel restitue

bien l'atmosphère des dortoirs, la torpeur pesante des cours, les rivalités entre les potaches. L'éveil des sens aussi pendant les vacances avec Lucile, sa cousine amoureuse de lui. «Elle promenait ses doigts le long de sa peau... On entendait son sang et son souffle comme les oreilles

sous l'eau.» Mais l'oncle veille au grain et le jeune exalté apprend que celle qui aime le plus trahit souvent, tôt ou tard.

Une vocation littéraire est née, nourrie d'obsessions, de hantises où, au désir de se fondre dans l'innocence de la chair, se substituent d'étranges fantasmagories. Jusqu'au délire de révolte absolue qui traverse les *Chants de Maldoror* dans une surenchère de cruauté transgressive qui effrayera les premiers lecteurs de l'œuvre avant de séduire les surréalistes dans la foulée de leur admiration pour Sade.

Ecrire comme en transe

Camille Brunel montre Ducasse affûter son inspiration au tournant de ses vingt ans, lors d'un ultime voyage en Argentine et en Uruguay, puis à Paris entre la rue Vivienne, la rue Notre-Dame-des-Victoires et la rue Montmartre. Il vit des prébendes de son père, passe de l'expérience de l'homosexualité à la fréquentation assidue des bordels, dans la fascination entre autres pour une prostituée au visage de sainte. «Deux heures après, il est possible d'écrire à nouveau.» Sans cesse le poète a besoin d'être électrisé pour créer.

Un jour une explosion à la Sorbonne, dont il entrevoit la violence extrême, mobilise sa plume sur le champ. Une autre fois, il rencontre Olympia, la courtisane devenue le modèle de Manet, lui crie son admiration. Il va au concert, voit Liszt jouer salle Pleyel, s'abandonne à «la joie religieuse du silence avant le morceau, à l'extase de l'écoute». De retour chez lui il écrit comme en transe, s'énerve quand les tournures de ses phrases ne marchent pas, car ce n'est jamais assez charnel, «comme toujours, pas assez violent».

Nul doute que sous de tels auspices la vie ne peut être qu'éphémère. Le destin d'Isidore n'y manque pas et Camille Brunel de raconter les rapports grand-guignolesques de l'écrivain avec l'éditeur Lacroix, qu'il paie lui-même et qui a peur des censeurs. Et d'imaginer la désillusion de l'auteur devant le peu d'échos de son œuvre, jusqu'à se plaindre dans la volupté de n'être rien. Mais qu'est-ce que l'échec de Maldoror face à la guerre de 1870 qui arrive, à la défaite de Sedan, au siège de Paris par les Prussiens, remarquablement évoqué ici par Brunel? Ducasse n'y survivra pas, rongé bientôt par une angine aggravée, voué à la gloire posthume des rebelles «aux semelles de vent». I

> Camille Brunel, *Vie imaginaire de Lautréamont*, Ed. Gallimard, coll. L'Arbalète, 183 pp.

bd

REGARDER PLUTÔT LES JOLIES FILLES...

RÉÉDITION

Fellini avait confié à Manara qu'il réalisait des drames alors qu'il voulait filmer des comédies. Le bédéiste lui avait répondu que chez lui le système était inverse. Il envisageait un album sérieux qui se délitait en délire graphique. Dans sa préface à la réédition de Giuseppe Bergman, *Aventures africaines*, paru initialement en 1983, Manara explique que l'album voulait traiter du tiers-mondisme et des énergies renouvelables, ou encore des rapports entre BD et art figuratif. Mais de jolies filles nues ont envahi les marges des planches. Et le dessinateur a cédé. Reste que les aventures graphiques de Giuseppe Bergman n'ont rien perdu de leur potentiel onirique, fantasmagique, avec cette virtuosité propre à Manara. JS

«ALTER EGO»: TROISIÈME INDICE, ET À SUIVRE...

SÉRIE A signaler la parution chez Dupuis du troisième tome sur six d'*Alter ego*, sous-titré *Darius*. Particularité de la série imaginée par Renders, Lapière, Efa et Erberta, c'est la même découverte scientifique qui est racontée six fois, mais du point de vue d'un des six protagonistes du thriller. Un indice de plus, à chaque fois, en attendant de pouvoir recomposer tout le puzzle. JS

UNE VRAIE FAUSSE PRISE D'OTAGES

ALBUM Le découpage est parfaitement maîtrisé: le plus souvent de larges cases horizontales empilées par page dans un dynamisme vertical qui excite la lecture. Efficacité du noir et blanc, pas de bavardage: *Les princesses aussi vont au petit coin* marque une nouvelle réussite de Chabouté. Par son dessin, donc, et son rythme. Plus que par la forme narrative – le récit dans le récit –, pour explicite, ce qui affadit le mystère initial d'une vraie fausse prise d'otages dans un bus camping. Mais si tout le monde avait ce talent graphique, la BD ne serait que du bonheur. JS

> Chabouté, *Les princesses aussi vont au petit coin*, Ed. Vents d'Ouest, 106 pp.

BRODER DES HISTOIRES

DUO Dessin sur tissu et broderie, peinture sur bois: rien ne prédisposait apparemment Aurélie William Levaux et Isabelle Pralong à la BD. Pourtant, en s'inspirant de la pièce parlée de Peter Handke *Predicitions*, elles retrouvent l'art de l'illustration se déroulant librement, entre onirisme et petites morales intimes. Comme un retour aux sources de la BD, petites broderies proposant un microcosme. Un très bel album graphique. Très féminin, où la vie et la grossesse côtoient toujours la dévotion, le serpent et la mort. JS

> Levaux/Pralong, *Predicitions*, Ed. Atrabile, 64 pp.

en bref

«HÉTÉROGRAPHE», UNE CINQUIÈME LIVRAISON

REVUE Riche sommaire pour le cinquième numéro d'*Hétérographie*. «Revue des homolittératures ou pas», émanée par Pierre Lepori (voir ci-contre). Avec entre autres des réflexions sur la corporalité sportive et le nazisme, ou la médiation entre adolescents et transsexuels. Le souvenir de Leni Riefenstahl est évoqué par Diego Sanchez, dans un très fantasmatique portfolio africain... Sans oublier une sélection internationale de textes dont la plupart, note Pierre Lepori, tournent autour de la sexualité. D'où une très bonne question de Lepori: une revue qui veut s'éloigner des sentiers battus est-elle menacée par le cliché du sexe «à tous les coins de rue»? JS

> Hétérographie 5, Ed. d'en bas

PIERRE LEPORI

Roman choral en trois langues

JACQUES STERCHI

Texte choral, le roman *Sexualité* de Pierre Lepori croise les voix d'Erika, Laura, Michele et Olivier. Quatre protagonistes d'une histoire de famille où la sexualité, justement, est abordée au sens large, c'est-à-dire dans la détermination des rapports entre les êtres. Olivier est le père de l'adolescent Michele, qu'il veut retrouver après quatorze ans d'absence. Pour cela, il fait appel à sa sœur Laura, qu'il rencontre à Genève. A peine en retrait, la compagne de Laura, Erika, metteur en scène, observe la partie. D'où un intéressant double jeu, entre récit et théâtre.

Comme il imagine que ses personnages oscillent entre Milan,

Paris, Zurich et Berlin, Pierre Lepori s'est aussi lancé dans un chassé-croisé des langues française, italienne et allemande. Une version trilingue est d'ailleurs disponible en tirage limité. Mais la langue est surtout régulièrement évoquée comme révélatrice de l'évolution des personnages et de leurs rapports. Si les différents chapitres sont souvent des monologues intérieurs, ils s'emparent des dialogues entre les autres protagonistes.

L'effet choral est réussi, captant la lecture dans ces voix qui se croisent sans toujours se comprendre. D'autant que la rencontre genevoise est aussi l'occasion pour les personnages de se remémorer leurs vies et des exis-

tences souvent chahutées. Peu à peu d'autres figures émergent du passé. La scène se peuple de personnages autres mais révélateurs, des protagonistes aussi d'une certaine scène artistique.

De fait, la sexualité qui donne son titre au roman de Pierre Lepori sous-tend quasiment tout le récit. Avec une question: comment l'évoquer, par les mots voire sur une scène de théâtre? Evoquant une ancienne pièce qu'elle a montée, Erika se souvient: «Sexualität, en allemand, ce n'est pas la même chose; ça sonne de façon clinique, aseptique. On y voyait un sex-shop qui ressemblait à un hôpital, une lumière aveuglante envahissait la scène. Ce n'était pas réaliste, plu-

tôt burlesque.» Voire franchement comique puisque l'actrice principale se demandait si «Spinosa savait avec quelle pointe de chaussures on jouit mieux».

On peut donc entrer par de multiples portes dans le roman de Pierre Lepori. Y voir par exemple une histoire de famille contemporaine, éclatée et qui cherche à recoller les morceaux. Ou une réflexion toute de finesse sur l'obsession inévitable que nous avons pour la sexualité. I

> Pierre Lepori, *Sexualité*, Ed. d'en bas, 101 pp.

> Pierre Lepori, *Sexualität*, version pluri-lingue, fr. pour l'allemand par Jacqueline Aerne, disponible uniquement chez Libreria Piumogna à Fado libreria.piumogna@bluewin.ch